



CLASSIQUES
GARNIER

MOREAU (Pierre-François), « Conclusion », *La Lettre clandestine*, n° 14, 2005 – 2006, *Les matérialismes dans la littérature clandestine de l'âge classique*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-17296-3.p.0157](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-17296-3.p.0157)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2006. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONCLUSION : RUPTURES ET CONTINUITÉS DU MATÉRIALISME CLANDESTIN

Dans leur diversité, qui est d'ailleurs une conséquence de la diversité des textes étudiés, les études qui précèdent permettent de dégager un certain nombre de points remarquables concernant le matérialisme clandestin. Son existence et sa légitimité comme catégorie historiographique tout d'abord. On pourrait en effet se poser la question, étant donné la façon d'écrire qui caractérise beaucoup de ces manuscrits – la compilation et le collage –, et la réputation de faible consistance théorique que leur a faite l'institution universitaire. Or il apparaît nettement que si, par force, cette littérature ne se plie pas aux usages reconnus de la systématique et de l'élaboration des arguments en nom propre par un auteur original, qui sont si importants pour obtenir la reconnaissance des historiens de la philosophie, néanmoins, ce courant possède suffisamment de thèmes caractéristiques et présente assez d'expérience théorique dans la controverse pour qu'on puisse lui reconnaître une figure propre, dont la teneur conceptuelle vaut bien celle de ses adversaires. L'athéisme, la matérialité de l'âme, le refus de l'innéisme, le rejet (ou la réorganisation profonde) de la métaphysique : autant de points nodaux dont les relations constituent l'équivalent d'une architecture intellectuelle telle qu'on peut en trouver dans les grands systèmes rationalistes ou empiristes de l'âge classique.

Le second point remarquable est le rapport entre ce matérialisme clandestin et la tradition philosophique. Il emprunte, certes, un certain nombre de lieux communs et de références à des traditions matérialistes antérieures, épicurisme, averroïsme, naturalisme de la Renaissance. Mais ce qui fait son visage spécifique, c'est sa relation marquée à la modernité

scientifique et philosophique : on voit bien, par exemple, en quoi l'apport cartésien, à la fois par ses nouveautés et par ses défis, a considérablement changé la donne de la discussion philosophique. En ce sens on peut dire qu'il y a une nouvelle figure du matérialisme après Descartes, et que seule la clandestinité permet d'aller jusqu'au bout des exploitations et des détournements que l'on peut faire subir à la pensée du *Discours* et des *Méditations*. Un Descartes qu'il faut à la fois continuer et réviser, car aucun de ces manuscrits clandestins ne présente évidemment un cartésianisme orthodoxe ; mais l'hérésie s'appuie sur l'extrapolation de telle ou telle thèse ou sur son interprétation. Descartes donc comme source, comme interlocuteur, comme libérateur à l'égard des formes substantielles et autres notions scolastiques ; même chez ceux qui lui sont le plus hostiles, il faut le réfuter, ce qui montre bien qu'avec lui on a changé d'époque.

Une autre source est évidemment tout ce que l'âge classique apporte de nouveau concernant le vivant : de là les spéculations sur la matière vivante, sentante et pensante ; de là aussi le matérialisme médical. Plus on avance dans le XVII^e et le XVIII^e siècles, plus la répercussion des sciences du vivant sur la pensée matérialiste apparaît nette. Si l'isolement des auteurs les empêche parfois de discuter entre eux, ou plutôt les contraint à inventer de nouvelles formes de circulation des idées – une sorte de second marché de l'opinion publique – il apparaît que ce matérialisme clandestin ne se borne pas à répéter des thèmes éternels, mais que même lorsqu'il reprend des arguments anciens, il les réécrit en fonction de ce qu'il a appris du développement philosophique et scientifique contemporain.

Certes il ne faut pas sous-estimer la diversité entre les œuvres ni méconnaître ce qui fait l'originalité de chaque auteur : une insistance sur la complexité de la nature chez Diderot, une critique de l'insuffisance des matérialismes antérieurs chez Deschamps, et ainsi de suite. Mais on peut bien, néanmoins, parler d'une époque du matérialisme, dont les traits majeurs font écho aux traits majeurs de la période dont il combat les idées dominantes.

Une telle situation peut nous aider à réfléchir sur l'historicité du matérialisme ; sur ce qu'est un paysage philosophique ; sur la rationalité des controverses.

1) S'il est exact que le matérialisme a, sous des noms divers, une longue histoire derrière lui, il n'en reste pas moins que l'âge classique au sens large (XVI^e-XVIII^e siècles) présente des caractères tout à fait spécifiques ; et d'abord – ce n'est peut-être pas un hasard – c'est le moment où il reçoit son nom ; signe qu'on en reconnaît l'importance, et que c'est désormais la notion de matière (quitte à en faire varier le contenu) qui en constitue l'indicateur – et non plus celle de corps, d'atome, ou de nature.

2) L'histoire du matérialisme, c'est l'histoire de son insertion dans un paysage philosophique où il reçoit des déterminations de ce qui marque intellectuellement une époque ; si le coup de force cartésien, les oppositions entre Descartes, Hobbes et Gassendi, puis la réécriture spinoziste marquent de façon indélébile leur temps, permettent d'en penser la nouveauté, les écrits matérialistes ne peuvent qu'en subir les effets et se les approprier ; autrement dit, on ne peut faire une histoire séparée du matérialisme.

3) Et réciproquement : les grands systèmes de pensée que l'on étudie trop souvent comme des îles coupées de tout contexte ne prennent leur sens que si on les replonge dans les controverses fondamentales où elles prennent leur intelligibilité. Étudier Descartes, Leibniz ou Kant en les coupant de cet horizon, c'est se condamner à en méconnaître la signification réelle et les enjeux. Du coup, on ne peut plus balayer comme insignifiantes les accusations des théologiens qui reprochent aux grands philosophes rationalistes d'avoir conduit à l'impiété, à l'athéisme ou au matérialisme : il est vrai que leurs instruments conceptuels ont pu être utilisés par d'autres qu'eux pour produire de tels effets, et si on se contente de parler de « contresens », on s'interdit d'analyser des opérations extrêmement précises et significatives. Pas d'histoire séparée du matérialisme ; mais pas non plus d'histoire de la philosophie séparée des prises de position matérialistes.

Pierre-François MOREAU
ENS-LSH – Lyon